

COMMUNICATION

MON CHER DR NOIR,

Il m'a fait plaisir de voir dans votre chronique du mois de septembre, l'émission d'une idée qui depuis longtemps occupait l'esprit de votre correspondant. Une association de secours mutuel, une assurance sur la vie et contre les accidents et la maladie, ne voilà-t-il pas un excellent moyen de mettre ceux qui nous sont chers à l'abri du besoin, de la mendicité.

Combien peu d'entre nous peuvent réaliser, je ne dis pas une fortune, mais ce que l'on appelle une certaine aisance. Tant que nous pouvons travailler, chaque jour amène son pain ; mais que la maladie, un accident surviennent, alors la gêne se fait sentir, le pain manque parfois : et si la mort frappe un de nous, dans quel état reste le plus souvent sa famille : dans la désolation, la misère, je dirai plus, dans l'abjection.

Quelle dose de courage ne faut-il pas à la mère pour subvenir aux besoins de ses enfants. Pour cela elle est obligé de travailler jour et nuit. Heureuse encore, si elle n'est pas forcée, elle qui souvent a été élevée dans toutes les délicatesses, d'aller à la journée, faire les ouvrages les plus durs, les plus repoussants.

Les enfants n'ayant pris aucun état, appris aucun métier, même étant quelque fois complètement dans l'impossibilité de le faire, courent les chemins, et finissent par faire des vagabonds, sinon des criminels.

Quel beau thème pour les envieux, les jaloux, et il n'en manque pas dans le monde, de dégoiser sur la famille de ce pauvre docteur. On oublie vite les bienfaits de ce dernier pour jaser à son aise sur l'abaissement des siens. On en rit, on s'en réjouit publiquement. Plus les membres de sa famille descendent bas dans l'échelle sociale, plus on en éprouve du plaisir. Comme si l'on voulait se venger sur les enfants de la supériorité que la science avait donnée au père.

N'est-ce pas une honte pour tous les membres de la profession de laisser la famille d'un confrère dans une telle indigence, exposée aux sarcasmes, au mépris d'une foule de malicieux.

Le moyen que vous suggérez est excellent. Moyennant une faible contribution de chacun de nous, on peut donner une certaine aisance à ces malheureux. Et quelle consolation pour ce père infortuné, sur le point d'exhaler son dernier soupir, de savoir l'existence des siens assurée !

Et pourquoi les médecins ne feraient-ils pas comme les ouvriers ? Ne voyons-nous pas un grand nombre de sociétés de bienfaisance réussir partout ? Pour cela il ne faut qu'un peu d'entente et de bonne volonté. La volonté ne manque pas chez nous : reste donc l'entente.